

**N° 007**

2007

**Des objets aux interactions, et retour**

Lorenza Mondada  
ICAR  
Université Lumière Lyon 2  
lorenza.mondada(a)univ-lyon2.fr

Madeleine Akrich  
Centre de Sociologie de l'Innovation  
Ecole des Mines de Paris  
madeleine.akrich(a)ensmp.fr

Antoine Hennion  
Centre de Sociologie de l'Innovation  
Ecole des Mines de Paris  
antoine.hennion(a)ensmp.fr

et

Vololona Rabeharisoa  
Centre de Sociologie de l'Innovation  
Ecole des Mines de Paris  
vololona.rabeharisoa(a)ensmp.fr

Centre de Sociologie de l'Innovation  
Ecole des Mines de Paris  
60 Boulevard Saint-Michel  
75272 Paris cedex 06 FRANCE  
<http://www.csi.ensmp.fr/>

Texte paru en allemand dans

L.Mondada & F. Schütze (éds). *Social interaction and the making of science*, numéro spécial du ZBBS / Zeitschrift für qualitative Bildungs- Beratungs- und Sozialforschung, 2/2004: 239-271.

## **DES OBJETS AUX INTERACTIONS, ET RETOUR**

*Une discussion avec Madeleine Akrich, Antoine Hennion, Vololona Rabeharisoa  
(Centre de Sociologie de l'Innovation, Paris)*

*proposée et retranscrite par Lorenza Mondada*

Le Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI) de l'École des Mines de Paris est un haut lieu de la sociologie des sciences, où ont été élaborés les travaux de Bruno Latour et de Michel Callon qui ont provoqué une série d'analyses des pratiques scientifiques parfois regroupées - surtout dans la littérature anglo-saxonne - sous le label de « Actor-theory network » (ANT). Cet apport fondamental à la sociologie des sciences se caractérise à la fois par une attention accrue aux pratiques des chercheurs, à la « science en train de se faire », aux objets, artefacts, dispositifs techniques, ainsi qu'aux réseaux où circulent et s'associent humains et non humains.

Dans le texte qui suit, un groupe de chercheurs du CSI, Madeleine Akrich<sup>1</sup>, Antoine Hennion<sup>2</sup>, Vololona Rabeharisoa<sup>3</sup>, a accepté de discuter très librement de la thématique de ce numéro spécial et de la façon dont ils se positionnent dans leurs terrains et leurs travaux vis-à-vis des questions soulevées par la prise en compte des interactions sociales.

Ce texte est le produit hybride de plusieurs interactions, en face-à-face et à distance, par oral et par écrit, entre les chercheurs qui y interviennent. Il n'est pas une retranscription fidèle de la discussion qui a eu lieu le 21 juillet 2003 dans le bureau de Madeleine Akrich - bien que la discussion ait été enregistrée sur mini-disc puis transcrite par Lorenza Mondada, qui a immédiatement retravaillé la version orale pour en faire une version écrite. Celle-ci a ensuite donné lieu à une réécriture de la part des chercheurs du CSI, à des ajouts de notes et de bibliographie, à des discussions parallèles, à des lectures par d'autres membres, dont Bruno Latour. Tout en étant attribuable à des énonciateurs particuliers, ce texte a été énoncé dans une polyphonie qui dissout un certain nombre de spécificités de l'écriture des auteurs. Si l'on pense que la forme et le sens des objets de discours dépendent des régimes énonciatifs au sein desquels ils ont été produits, on conviendra que le résultat final est un positionnement inédit des membres du CSI ayant accepté de se prononcer sur les problématiques abordées.

<sup>1</sup> Akrich, M., Berg, M. (eds.), 2004, "Bodies on trial : Performances and Politics in Medecine and Biology", *Body & Society*, Special Issue on Bodies on Trial ; Akrich, M. Pasveer, B., 1996, *Comment la naissance vient aux femmes. Les techniques de l'accouchement en France et aux Pays-Bas*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond ; Akrich, M. Dodier, N. (eds.), 1995, « Les objets de la médecine » (numéro spécial), *Techniques & Culture*, n° 25-26, 346 p. ; Akrich, M., 1992, "The De-scription of Technical Objects", In Bijker, W. et Law, J., (ed.), *Shaping Technology/Building Society. Studies in Sociotechnical Change*, Cambridge Mass.: MIT Press, 205-224.

<sup>2</sup> Fauquet, J.-M., Hennion, A., 2000, *La grandeur de Bach. L'amour de la musique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard ; Hennion, A., Gomart, E., Maisonneuve, S., 2000, *Figures de l'amateur. Formes, objets et pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La Documentation française ; Hennion, A., 1993, *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié.

<sup>3</sup> Rabeharisoa, V., Callon, M., 2004, "Patients and Scientists in French Muscular Dystrophy research", In Jasanoff, S., (ed.), *States of Knowledge. The Coproduction of Science and Political Order*, London, Routledge, 2004, pp.142-160 ; Callon, M., Méadel, C., Rabeharisoa, V., 2000, « L'économie des qualités », *Politix*, 52, 211-239 ; Rabeharisoa, V., Callon, M., 1999, *Le pouvoir des malades. L'Association française contre les myopathies et la Recherche*, Paris : Presses de l'École des Mines ; Rabeharisoa, V., 1997, « Science, politique et grand public. La médiatisation du risque climatique », *Sciences de la société*, 41, 19-39.

## **1. POSITIONNEMENTS INTERDISCIPLINAIRES ET THEORIQUES. SUR LE ROLE DE L'INTERACTION ET LE ROLE DES OBJETS**

L.Mondada : On est frappé en lisant vos travaux de voir que d'une part les pratiques interactionnelles des acteurs sont très présentes et prises en compte dans les analyses, mais que d'autre part l'interaction ne semble pas être une notion ou une entrée qui vous intéresse vraiment - face à d'autres concepts davantage utilisés comme ceux de « traduction », « réseau », « médiation », « attachement », etc. Si on devait essayer de situer l'intérêt pour l'interaction de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler l'ANT ou, pour être plus précis, des chercheurs du CSI, que diriez-vous ?

V.Rabeharisoa : J'appartiens plutôt à la seconde génération des chercheurs CSI. Par exemple, je ne pense pas me saisir des travaux fondateurs en la sociologie des sciences comme d'un outil analytique mais plutôt comme d'un regard porté sur les choses, un point d'entrée sur le terrain. Il y a en outre une sorte d'évolution partagée qui fait qu'on s'intéresse de plus en plus à la façon dont les individus, les sujets, les personnes sont constitués et c'est là où l'interaction réapparaît de façon très explicite sur des terrains que j'étudie. Par exemple je travaille actuellement sur des consultations en psychiatrie où il y a des psychiatres et des généticiens qui regardent ensemble des dossiers d'enfants autistes : une des choses qui me désarçonne et en même temps me fascine se joue dans les interactions durant les staffs, les réunions, les consultations avec les familles, c'est-à-dire c'est vraiment dans l'interaction « sociale » entre guillemets, dans la façon dont les conflits s'expriment, dont les uns vont positionner les autres par rapport à leur profession, à leur service, à leur discipline, que vont se manifester des choses problématiques ou nouvelles. Quand je dis que ça me désarçonne, c'est que malgré tout je suis prise entre la tentation de me lancer plus à fond dans cette analyse interactionniste qui me paraît extrêmement féconde - comme lieu où émergent des catégories locales des acteurs - et le questionnement de ce que cela présuppose du point de vue des hypothèses que je me suis formulées moi-même en allant sur ce terrain. Parce que quand je suis arrivée sur ce terrain, j'avoue que ce qui m'intéressait était la (re)constitution éventuelle de la catégorie « autiste », donc finalement une série de questions relativement standard vis-à-vis de l'ANT.

M.Akrich : Pour moi il y a plusieurs niveaux de compréhension de ce qu'est l'interaction, et ces niveaux sont liés à la place qu'occupent les dispositifs techniques dans la problématisation et l'analyse. Il y a un premier niveau très général relativement loin de l'interactionnisme, qui consiste à se dire que ce que l'on se donne à décrire dans la sociologie des sciences et des techniques c'est bien de l'interaction, mais pas dans le sens de Goffman. Quand on s'intéresse aux innovateurs – ce qui a été le point de départ de nos investigations sur les techniques – et qu'on leur demande de décrire ce qu'ils sont en train de faire ou pourquoi ils ont conçu tel ou tel dispositif, ce dont ils parlent c'est bien d'un certain nombre d'interactions dont ils souhaiteraient qu'elles se réalisent, interactions entre les dispositifs techniques et leurs utilisateurs au sens large, entre les dispositifs et leur environnement, entre les différents acteurs impliqués. L'ensemble de ces interactions doit être réglé de manière à assurer des conditions de vie sociale, technique, économique appropriées pour le dispositif. Une grande part du travail des concepteurs peut se décrire comme une tentative de stabiliser par des choix techniques et organisationnels le déroulement de ces interactions, en faisant un certain nombre d'hypothèses sur ce qui peut être délégué à l'environnement ou aux acteurs, parce qu'ayant déjà été stabilisé par d'autres dispositifs, éducation, économie, droit, etc. Utiliser le vocabulaire de l'interaction dans cette

perspective, c'est essayer de rendre compte de ce double travail de constitution des dispositifs et des relations qu'ils permettent et qui leur permettent d'exister ; c'est aussi insister sur la possible précarité de ces agencements socio-techniques, sur la nécessité d'une ré-effectuation permanente et sur l'importance d'acteurs autres que les innovateurs, utilisateurs, techniciens etc. sur leur définition et leur maintien. Si l'on s'en tient à l'analyse de l'innovation, l'interaction y est considérée un peu à l'envers de ce qui intéresse les interactionnistes, ce n'est pas l'interaction réelle inscrite dans *l'hic et nunc*, dans sa possible diversité : le problème de l'innovateur est plutôt de cadrer ces interactions réelles, de manière à ce qu'elles ne mettent pas en péril le montage socio-technique projeté ; le problème du sociologue est celui de mettre en évidence les opérations – production de connaissances sur le « contexte », choix techniques – par lesquelles il arrive plus ou moins à ce cadrage. Mais rien n'empêche qu'à l'intérieur de ce cadre se déploient toutes les formes d'inventivité que l'on voudra, que se manifeste une certaine diversité, du moment que ces manifestations restent précisément cantonnées à un « ici et maintenant » à spécifier et ne débordent pas du cadre prévu. Dans cette perspective, même lorsque l'on suit les dispositifs techniques et que l'on regarde ce qui se passe avec leurs utilisateurs, on privilégie un angle d'observation particulier, en suivant les liens qui ont été voulus par les innovateurs et qui sont mis à l'épreuve dans la confrontation avec le contexte d'utilisation. Les interactions observées produisent une définition de ce qu'est le dispositif en situation et de son contexte, qui peut ou non converger avec la définition produite par les innovateurs. La question est alors de savoir si la description du monde telle que produite par les concepteurs arrive à être opérante, à prendre corps, si, le long de réseaux technico-économiques bien délimités, elle peut constituer une description suffisante de la réalité. Sont essentiellement pertinentes pour l'analyse les interactions qui, à un moment ou un autre, entrent en tension avec le scénario prévu par les concepteurs.

A cet égard, je me souviens, sur mon premier terrain<sup>4</sup> – les énergies nouvelles en Afrique – d'un conflit opposant une anthropologue et des ingénieurs, tous deux impliqués dans l'implantation de divers dispositifs photovoltaïques. Cette anthropologue voyait dans l'installation d'une pompe un objet autour duquel pouvait se rejouer le conflit supposé entre des Sénoufos, sédentaires, et des Peuls, en partie nomades ; pour prendre la mesure de ce conflit, elle cherchait à confronter entre autres choses les évaluations que chacun des groupes faisait de son bétail et de celui des autres, évaluations qu'elle recueillait dans des entretiens réalisés dans les lieux de vie des interviewés. Les ingénieurs ricanaient de ces évaluations et se contentaient, après avoir assuré la maintenance de la pompe, de se poster toute une journée à une faible distance de la pompe afin d'observer ce qui s'y passait et de compter le passage effectif des bêtes venant s'y abreuver. En un sens, le ou la sociologue de l'innovation se cale en première instance sur cette attitude : tant que n'apparaissent pas des interactions dans lesquelles pompe, Sénoufos et Peuls seraient aux prises et qui déferaient le scénario prévu – une pompe qui marche, des troupeaux qui s'abreuvent, des ingénieurs qui font de la maintenance tous les six mois – il n'y a pas de raison d'aller plus loin dans l'observation et l'analyse : on ne s'intéressera pas *a priori* aux interactions entre Sénoufos et Peuls sur le lieu d'abreuvement, aux petites stratégies des uns et des autres pour régler le problème des préséances, et encore moins à ce qui se dit au village ou au campement de la pompe, des troupeaux, etc. en l'absence d'un événement – détérioration de la pompe, mise à sec du puits, prise à parti des ingénieurs – qui rende ces interactions pertinentes. Autrement dit, l'observateur constitue dans le même mouvement l'interaction et son contexte, sa « localité » d'appartenance : parce que les interactions apparentes entre Sénoufos et Peuls autour de la

---

<sup>4</sup> Akrich, M., 1986, *L'intégration des technologies énergétiques dans les pays en voie de développement*, École des Mines - AFME.

pompe n'apparaissent que faiblement liées à la pompe elle-même, simple prétexte, mais beaucoup fortement liés à d'autres espaces, elles disparaissent de la scène.

Le deuxième niveau de compréhension concerne ce que disait Volo, et est plus proche de ce que font les interactionnistes : nous regardons en actes la production de connaissances, d'expériences, de relations où les dispositifs techniques ne sont plus tellement interrogés du point de vue de leur généalogie et de leur transformation, mais sont inclus dans le tableau d'observation, d'une manière plus prégnante que dans le tableau de beaucoup d'interactionnistes. Une fois que, grâce aux analyses précédentes, on a établi une sorte de continuité entre dispositifs techniques et dispositifs sociaux, il devient évident que la liste des entités qui participent à l'interaction est ouverte, elle inclut un certain nombre de dispositifs, non pas simplement en tant que supports, repères pour l'action, mais comme participant de fait à l'interaction. Dans ce cadre, les questions que nous nous posons aujourd'hui sont assez radicalement différentes de celles qui nous occupaient auparavant : le regard n'est plus totalement centré sur les dispositifs mais sur des questions comme « quelles sont les morales « en acte » constituées dans des consultations d'échographie ? », « comment rendre compte de l'expérience subjective de l'accouchement dans des configurations diverses ? ». Dans le premier cas, on s'approche beaucoup du cadre interactionniste, dans le second, la référence serait sans doute plutôt du côté de l'ethnométhodologie, mais on pourrait aussi dire du côté de la sémiotique, car le matériau est constitué de récits : l'objectif, c'est bien de montrer comment au travers du récit, se constituent des objets, des catégories, des actants sans rabattre immédiatement les entités présentes dans le récit sur des référents externes univoques.

Entre ces deux façons d'envisager l'interaction dans l'analyse du rapport aux dispositifs techniques, il y a d'autres courants qui se sont donnés des objets d'étude différents. Lorsque, comme Suchman, Conein, Dodier, Boullier<sup>5</sup> et bien d'autres, l'on s'intéresse davantage à l'action dans laquelle sont engagés des dispositifs techniques, l'interaction se spécifie à la fois sur le plan méthodologique et sur le plan théorique puisqu'il s'agit bien de montrer comment cognition, intention, action sont distribuées entre dispositifs techniques et acteurs humains, eux-mêmes partiellement reconfigurés dans l'interaction. On arrive là au croisement assumé entre les approches sociologie des techniques et ethnométhodologie.

Il y a encore une autre manière de s'intéresser aux dispositifs techniques pris dans des interactions qui correspond à une certaine sociologie des usages. Les contours méthodologiques en sont plus flous que dans le cas précédent, mais surtout ce qui intéresse les analystes, c'est la manière dont au travers de l'utilisation de certains dispositifs vont se renégocier des rapports sociaux. Kaufman<sup>6</sup> en est un bon exemple : il cherche à lire les rapports de couple, les rapports de genre, les rapports familiaux par l'intermédiaire des interactions des individus avec des machines domestiques ou des interactions entre individus au sujet de ces mêmes machines. Si les dispositifs sont un peu des prétextes dans son analyse – il ne s'intéresse pas tellement à la manière dont ils sont qualifiés, redéfinis dans ces interactions – il ne suppose cependant pas

<sup>5</sup> Boullier, D.; Charlier, C., 1997, « À chacun son Internet. Enquête sur des usagers ordinaires », *Réseaux*, Vol. 86, 159-181 ; Boullier, D.; Legrand, M., 1992, *Les mots pour le faire. Conception des modes d'emploi*, Paris, Ed. Descartes ; Joseph, I.; Boullier, D.; et alii, 1994, *Gare du Nord, Mode d'emploi*, Paris, Plan Urbain - RATP - SNCF ; Conein, B., Jacopin, E., 1993, "La planification dans l'action, les objets dans l'espace", *Les objets dans l'action, Raisons Pratiques*, 4, pp. 59-84 ; Conein, B., 1997, « Le travail comme activité située ou les objets comme sources d'information », *Filmer le travail : recherche et réalisation, Champs Visuels*, Ed. de L'Harmattan, 47-59 ; Dodier, N., 1995, *Les hommes et les machines*, Paris : Métailié. Suchman, L., 1987, *Plans and Situated Actions*, Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>6</sup> Kaufman, J.-C., 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Paris : Editions Nathan ; Kaufman, J.-C., 1997, *La trame conjugale. Analyse du couple par le linge*. Paris : Editions Pocket.

l'existence d'un ordre pré-établi qui expliquerait les formes d'usage, mais essaie de montrer comment se construisent les relations, entre reproduction et réinvention, avec son cortège de conflits potentiels.

A.Hennion : L'exercice proposé est un peu compliqué, parce qu'il nous amène à nous interroger sur deux types de conformités, tout à fait différents, et dont aucun ne va de soi : celle de l'ANT à l'interactionnisme et celle de nous-mêmes à l'ANT. La première relève de débats théoriques, la seconde plus des questions d'« école » ou de secte, d'un sentiment d'appartenance ou non à un courant. Les choses se compliquent du fait que les perspectives sur l'ANT ne sont pas les mêmes dans le domaine anglo-saxon ou dans le domaine français, ni auprès de la première ou de la seconde génération de chercheurs du CSI. En outre, il est important de distinguer entre interactionnisme et ethnométhodologie qui s'opposent à de nombreux égards et que, par rapport à nos propres travaux, nous ne plaçons pas du tout dans la même position. Il faut prendre au sérieux la rupture radicale introduite en sociologie par l'ethnométhodologie. Une fois que la sociologie bascule dans la réflexivité, elle est radicalement autre. Par rapport à cette question, au refus de la « rupture épistémologique », à la nécessité de passer par le compte rendu des acteurs eux-mêmes, nous sommes clairement du côté de l'ethnométhodologie, en rupture avec les sociologies positivistes ou critiques qui continuent à décider elles-mêmes du répertoire des causes possibles de l'action. Par rapport à Goffman, c'est rigoureusement l'inverse, Goffman n'est pas tant intéressant pour nous comme un modèle théorique que plutôt, même s'il reste largement un sociologue traditionnel, comme un type d'écriture et un type d'attention - il est intéressant en tant que sociologue *en action* (plus que *de* l'interaction), qui est capable de voir l'importance du croisement entre deux personnes dans la rue, d'un clin d'oeil, de la richesse des moindres événements qui se passent dans l'espace public. Dans son article qui s'inspire de la primatologie, Bruno Latour s'amuse à caricaturer l'interactionnisme comme un modèle selon lequel il faut incessamment refaire le lien social<sup>7</sup> - et c'est un peu le Goffman sociologue de l'après-Shoah, traumatisé, qui pense que les humains ne se croisent que pour s'agresser, ce qui fait que l'on se guette constamment et qu'on met sur pied tout un système de codages et de rituels pour essayer de garantir la paix - qu'il oppose à un autre modèle, selon lequel il y a des tas de dispositifs non-interactionnistes qui permettent d'éviter le conflit : c'est que précisément, le monde tient parce qu'il n'est pas distribué uniquement dans les interactions mais avant tout dans des lieux, des objets, des dispositifs qui n'ont pas à être réactivés en permanence.

L.Mondada : Un ethnométhodologue répondrait à cela en disant que la négociation perpétuelle du lien social est un aspect sur lequel on peut insister lorsqu'on analyse le travail catégoriel des acteurs dans son indexicalité et sa plasticité, par exemple en montrant la manière dont les autistes sont constamment redéfinis dans la catégorisation instable qu'en produisent diverses professions ; en même temps, les accomplissements pratiques et localement situés peuvent précisément garantir la stabilité et le caractère évident des catégories, des situations et des objets, sur lequel Garfinkel a beaucoup insisté en montrant que dans la gestion de leurs affaires quotidiennes les acteurs s'orientent vers un monde normal, stable et factuel.

A.Hennion : C'était une critique de Goffman plus que de Garfinkel. Si on va au-delà de la conformité à des théories et à des modèles, ce sont les questions qui font la différence. La vraie différence entre ces courants et les études sociales des sciences pratiquées au CSI, c'était d'abord les questions posées : elles interrogeaient le rôle des objets eux-mêmes, l'attribution de l'action

---

<sup>7</sup> Strum, S.S., Latour, B., 1987, Redefining the social link : from baboons to humans, *Social Science Information*, 26/4, 783-802.

aux choses elles-mêmes, la prise en compte de la manière dont les objets se présentent à nous, la manière dont les connaissances, les normes, les valeurs sont distribuées dans des dispositifs techniques variés. De ce point de vue, il est normal qu'on se soit focalisé au début sur la science et les techniques, plutôt que sur le goût ou la médecine : s'il y a un endroit où on ne peut pas faire l'économie de la question des objets, c'est la science. C'est là que la sociologie des objets était le plus difficile à réussir - d'ailleurs avant le CSI il n'y avait pas de sociologie des sciences, il n'y avait qu'une sociologie des institutions scientifiques - mais réciproquement, si on réussissait là, on réglait la question pour des tas d'autres domaines aussi. La différence avec les divers courants anciens ou nouveaux de la sociologie ne se posait pas alors, tant la question posée était radicale et originale. Elle redevient pertinente maintenant que nous nous intéressons à des objets communs, dont la sociologie s'est déjà occupée. Le paradoxe, c'est aussi que Callon et Latour ont pratiquement cessé de s'intéresser aux sciences le jour où les anglo-saxons ont découvert l'ANT et ont associé leurs noms aux STS de manière presque exclusive. Il y a donc un décalage dans la réception entre l'image du CSI aux États-Unis et en Angleterre, et la réalité de nos travaux actuels<sup>8</sup>.

V.Rabeharisoa : C'est vrai qu'il y a eu ce décalage entre l'interactionnisme et le rôle central que nous avons donné aux objets. Mais en même temps j'ai le sentiment que la deuxième génération a pris très au sérieux la critique inverse qui a été de nous dire vous êtes des associationnistes, c'est-à-dire vous travaillez sur des personnes sans qualité qui sont simplement prises dans des associations que les dispositifs techniques permettent de nouer. La prise en compte de cette critique a permis une évolution, puisqu'on essaie maintenant de travailler sur la qualification des personnes en ayant considéré comme acquis le fait que les objets jouent un rôle central dans cette requalification. On a donc l'impression non pas de se rapprocher de l'interaction en tant qu'outil analytique ou en tant que cadre, mais d'un souci de méthode - la question étant, après avoir fait ce grand détour très constitutif par les objets, comment suivre sérieusement la conversation difficile et très riche entre un généticien et un psychiatre quand ils discutent du dossier d'un enfant. Cette situation dit quelque chose sur la qualification des personnes que je ne pourrais pas voir autrement. Mais je ne vais pas dans les détails de l'analyse des façons de parler dans l'interaction, parce que malgré tout c'est la constitution des maladies, leur histoire naturelle, la manière dont elles sont traitées dans les services, dans des dispositifs, dans des banques de données de cas cliniques qui m'intéresse.

L.Mondada : En fait les deux préoccupations ne sont pas contradictoires. En ethnométhodologie et en analyse conversationnelle, on essaie de montrer que le détail de la parole en interaction permet de précisément mieux comprendre la constitution des catégories, des patients, des maladies, des problèmes et de la manière dont ils sont traités dans les services. Ceci est possible non seulement en analysant des fragments d'interactions dans les réunions ou dans la vie ordinaires de l'hôpital, mais aussi et peut-être surtout dans la constitution de corpus d'interactions enregistrés dans la durée, où il est possible de voir à l'œuvre, dans leur émergence même, les mouvements d'abord imperceptibles puis de plus en plus cristallisés par lesquels les catégories se déplacent ou se figent.

A.Hennion : On peut voir la transformation du paysage théorique en insistant sur ce que la prise en compte des objets a en quelque sorte périmé par rapport aux oppositions traditionnelles de la sociologie. Je me souviens du débat entre les bourdivins et les interactionnistes, avec toutes leurs

---

<sup>8</sup> Voir par exemple la discussion dans Law, J., Hassard, J. (eds), 1999, *Actor Network Theory and After*, Oxford, Blackwell.

accusations mutuelles, de déterminisme des uns et de localisme des autres, et les dénégations de part et d'autre que cela entraînait. Nous nous situons plutôt au milieu : on a dit quelque part qu'on faisait de l'« habitus généralisé ». Cela peut se comprendre, nous nous battons moins contre les déterminismes que nous ne les multiplions, simplement au lieu d'isoler un déterminisme social, au-dessus de la mêlée, hors d'atteinte des acteurs, comme Bourdieu, nous pensons qu'ils sont partout, distribués, dans les humains et les non humains, et qu'ils peuvent sans cesse relancer l'action : d'où le mot « attachement »<sup>9</sup>, qui dit mieux que déterminisme (trop « causaliste ») ou réseau (trop homogène, et trop libre, « passe-partout ») ce caractère à la fois contraignant et producteur de « ce qui nous tient ». En somme, on porte dans nos corps, dans les objets, dans les dispositifs tout un passé sédimenté, pas comme une cause externe, mais comme l'ensemble de ce qui nous attache, comprenant des choses qui ne sont pas livrées ou remises en cause dans l'interaction, mais qui émergent et qui servent de point d'appui ou d'achoppement dans l'interaction tout en n'étant pas issues d'elle. Là on souscrirait plutôt à l'argument de Bourdieu contre les interactionnistes.

Du point de vue de la méthode, on est loin aussi du point de vue interactionniste au sens strict : tout en analysant la parole du médecin, on a rajouté les gènes, le cerveau des autistes, etc., cela change complètement la vision des choses, ce à quoi l'observation se rend sensible, et on s'est retrouvé très éloigné d'une description qui guette le moindre clin d'œil et les rectifications croisées entre les uns et les autres, tout autant que du modèle critique mobilisant un social surplombant ou caché, comme Bourdieu. Ce que je veux dire, c'est que si isolément on peut reprendre tel ou tel argument à Bourdieu ou à Goffman, avec eux c'est globalement que les questions posées et le rôle des objets nous font penser qu'on est en quelque sorte de l'autre côté de la barrière, qu'ils sont restés dans la sociologie sociologiste. Alors que c'est l'inverse avec l'ethnométhodologie, j'ai l'impression que là, à cause de la réflexivité, de la mise en forme de la réalité par les acteurs, etc., même s'il y a des divergences d'intérêt ici ou là, globalement nous sommes du même côté de la barrière.

Ces points communs avec l'ethnométhodologie, cela se voit bien dans un domaine comme celui du goût, ils concernent les mêmes points d'incompréhension absolue entre nous et les sociologues « traditionnels », je veux dire n'ayant pas « viré la cuti » de l'ethnométhodologie - ces derniers expliquant le goût en faisant intervenir le social, et en traitant le social comme un facteur explicatif préexistant. Les interactionnistes partagent cette perspective avec les sociologues traditionnels. Becker, par exemple, ne fait pas intervenir la musique dans les ressources explicatives, c'est le social qui est préexistant et explicatif de la musique. Il exclut ainsi les relations des musiciens à la musique, et toutes les ressources professionnelles et techniques auxquelles recourent les acteurs eux-mêmes pour se définir à travers la musique, qui ne sont pas prises en compte parce que cela est vu comme sortant du domaine des compétences du sociologue. La même chose vaut pour les bourdivins. Les objets sont réduits à des *tokens* extérieurs. Alors que nous on essaie de faire une sociologie de l'attachement aux objets eux-mêmes.

L.Mondada : Chacun refait le paysage des disciplines et des écoles à sa manière, *for all practical purposes*.... Le problème est qu'il y a souvent dans la littérature de grosses confusions entre des contributions d'auteurs et de courants très différents, entre Goffman et Garfinkel, entre l'ethnométhodologie et l'interactionnisme symbolique voire le constructivisme social. Pour ma part, je soulignerais la contribution d'un courant issu de l'ethnométhodologie et de l'analyse conversationnelle, auquel se sont rattachées les études des sciences menées par Lynch,

<sup>9</sup> Gomart, É., Hennion, A., 1999, "A Sociology of Attachment: Music Amateurs, Drug Users", in *Actor Network Theory and After*, J. Law, J. Hassard eds, Oxford, Blackwell: 220-247.

Livingston et Garfinkel<sup>10</sup>, et qui est le domaine des *studies of work* - dans lesquels s'inscrivent par exemple le travail de C. Heath<sup>11</sup> et de son équipe ou encore celui de L. Suchman déjà cité. Dans ce cadre, ne sont pas uniquement considérées les interactions en face à face entre les acteurs, soient-ils des chercheurs ou d'autres experts ou des professionnels ordinaires, mais aussi les interactions où interviennent des environnements technologiques, une spatialité complexe, des interactions à distance, des corps, des artefacts nombreux. Le rôle des matérialités est ici pris complètement en compte.

A.Hennion : Oui, nous aussi on a énormément appris du travail de Norman, Hutchins, Suchman, ainsi que de l'idée de distribution issue des approches de l'action située<sup>12</sup>. On retrouve là l'idée que la cognition est distribuée autant dans des collectifs que dans des dispositifs matériels - proche de l'indistinction entre humains et non humains.

M.Akrich : Par contre, dans de nombreux travaux interactionnistes sur l'hôpital, les objets sont définis de manière relativement figée. Les objets font désormais partie de ce dont il faut tenir compte, à côté d'autres dimensions issues d'autres traditions, comme par exemple la sociologie des professions. Ces travaux montrent donc la manière dont les objets interviennent dans la coordination entre différents types de personnels, mais traitent ces objets comme étant définis une fois pour toutes, sans qu'ils soient reconfigurés dans les interactions. Il y a là un angle d'observation différent, qu'il vaudrait la peine de confronter à d'autres. Parce que nous-mêmes on rate finalement aussi un certain nombre de choses.

A.Hennion : On est un peu léger par rapport à l'analyse de conversation.

M.Akrich : Mais on les rate même par rapport aux questions qui nous intéressent, c'est ça le problème. Il y avait une sorte de mot d'ordre – qu'on s'amuse d'ailleurs à énoncer parfois sur un ton ironique, ce qui permet de manifester une certaine distance sans pour autant interroger sérieusement cette distance – mot d'ordre d'inspiration ethnométhodologique sans doute : « suivre les acteurs » ; en pratique, il me semble qu'on les suit, mais seulement dans des « localités » que nous avons choisies, pas seulement a priori certes, mais en partie déterminées dans le rapport au terrain. C'est un privilège de l'analyste qu'il ne s'agit pas de remettre en cause, mais cela pose deux questions : celle de l'explicitation de ces choix qui n'est pas toujours faite, et celle de leur pertinence par rapport même aux questions que l'on se pose. Il se crée peut-être des routines de travail, en particulier au niveau des méthodes, qui nous rendent aveugles à certaines dimensions de nouveaux terrains : c'est en cela que ce serait intéressant de confronter des approches différentes, de manière à voir si d'autres ne produisent pas des matériaux qui seraient pertinents par rapport à nos questions, qui nous amèneraient à les reformuler un peu différemment.

A.Hennion : Le cas du vin est intéressant : on voit bien que des sociologues qui ont pourtant beaucoup travaillé sur les objets, comme les tenants de la pragmatique à la Boltanski et

---

<sup>10</sup> Garfinkel, H. (Ed.) 1986, *Ethnomethodological Studies of Work*, New York: Routledge ; Garfinkel, H., Lynch, M., Livingston, E., 1981, "The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar", *Philosophy of the Social Sciences*, 11, 131-158 ; Lynch, M., 1993, *Scientific Practice and Ordinary Action*,. Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>11</sup> Heath, C., Luff, P., 2000, *Technology in Action*, Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>12</sup> Norman, D.A., 1988, *The Psychology of Everyday Things*, New York: Basic Books. Hutchins, E., 1995, *Cognition in the Wild*, Cambridge : MIT Press.

Thévenot<sup>13</sup>, n'ont pas idée que le vin lui-même puisse faire quelque chose, être un participant actif du goût. Alors que le vin n'est pas une chose inerte, identique à sa chimie, qu'il intervient dans l'acte de dégustation, ce que le *common sense* reconnaît sans aucune difficulté, quand on dit par exemple qu'il faut le laisser s'exprimer. Les gens savent bien que le vin, ça n'est pas l'étiquette, même si l'étiquette compte. Le goût du vin ne se déduit pas non plus simplement d'un goût personnel qu'on posséderait ou non, il intervient dans une interaction au sens très large : il se réveille, il se déploie, etc<sup>14</sup>. Ce que font les choses est central lorsqu'on analyse les pratiques scientifiques, il est central aussi dans d'autres domaines où les choses sont là, nous attachant par de multiples prises. Les choses agissent, répondent, mais sont aussi impénétrables, résistent, ne se réduisent pas à l'ensemble des approches qu'on en a. Ce type de position construit une cohérence des chercheurs du CSI, y compris par rapport à des gens pourtant proches comme Boltanski et Thévenot. Il subsiste toujours chez eux une sorte d'inégalité de traitement (qu'ils assument, d'ailleurs, nous accusant nous de traiter les choses comme des hommes et les hommes comme des choses), entre les sujets, les corps, les collectifs, qui vont être compris de façon très neuve, comme se produisant eux-mêmes, et les objets et les dispositifs, qui eux restent instrumentaux, inertes. Les attachements, c'est tout cela, les corps et les collectifs, les choses et les dispositifs, tous sont des médiateurs, ils sont à la fois déterminants et déterminés, ils portent des contraintes et font rebondir le cours des choses.

V.Rabeharisoa : Dans la sociologie de la médecine, il y a une forte tradition interactionniste (inspirée de Strauss p.ex.) qui a fini par prendre en compte les objets. Mais les regards restent différents, y compris assez paradoxalement quand on parle du patient. Le fait que nous nous intéressons aux gênes, aux techniques, etc., fait qu'on nous reproche de faire une sociologie réhabilitatrice des acteurs sociaux, c'est-à-dire de prêter beaucoup d'attention et de compétences aux malades, de leur reconnaître des capacités à reconfigurer le monde et à reconfigurer leur maladie, mais - nous accuse-t-on - en oubliant les rapports sociaux et de pouvoir, les rapports asymétriques entre médecin et malade, et les détails de l'interaction qui montrent que les choses ne se passent pas comme ça. Il y a donc incompréhension, pas tellement sur l'objet, mais sur ce qu'on attribue comme compétence et prérogative aux acteurs. C'est une autre forme de friction et de rapprochement avec les autres disciplines. Quand je vais à une consultation en psychiatrie, je ne me dis pas qu'il y a des rapports de force constitués qui expliquent que malgré tout c'est le généticiens qui vont diriger le staff et qui vont imposer le classement du malade ou du dossier dans une certaine catégorie. Donc ces décrochages montrent que même si on parle d'interaction comme les autres sociologues de la médecine, il y a des moments où on sent vraiment qu'il n'y a pas de compréhension possible sur ce que l'on dit des acteurs. Je me suis souvent trouvée dans la position d'être suspectée de complaisance et de trop prêter aux acteurs précisément parce que j'entre dans l'analyse des acteurs par des schémas différents.

M.Akrich : On nous reproche de trop prêter ou de pas assez prêter. En gros on nous reproche d'avoir un modèle uniforme des acteurs qui leur alloue a priori les mêmes types de compétences, de liberté et donc d'être « trop *hic et nunc* » - au fond, de ne pas tenir compte de ce qui s'est constitué dans leurs histoires antérieures.

A.Hennion : C'est en partie un malentendu...

<sup>13</sup> Boltanski, L., Thévenot, L., 1991, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.

<sup>14</sup> Hennion, A., 2003, « Ce que ne disent pas les chiffres...Vers une pragmatique du goût », in *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Donnat, O., Tolila, P. dir., Paris, Presses de Sciences Po: 287-304.

M.Akrich : Oui et non. Quelle est la part de la routine créée par la fréquentation prolongée d'acteurs particuliers, innovateurs, scientifiques, sans doute relativement homogènes ?

L.Mondada : Les objets ne suffisent donc plus à démarquer la ligne de partage, puisqu'ils interviennent maintenant dans les routines d'écriture, dans l'inventaire des entités dont il est bien de tenir compte. La même chose se passe avec l'ethnométhodologie ou l'analyse conversationnelle, qui n'ont jamais eu l'exclusivité de parler des pratiques interactionnelles mais qui sont souvent invoquées dans des analyses qui se refusent pourtant à en reprendre la mentalité analytique. Dans les deux cas, le point de partage semble être lié à une radicalité de l'analyse et à sa capacité de savoir rendre compte des effets reconfigurants des pratiques - de la notion d'« accomplissement pratique ». Les objets répondent ou résistent, se définissent ou se redéfinissent - tout comme les catégories - mais toujours au sein de pratiques localement situées. Si on n'est pas réflexif jusqu'au bout, on perd ce qui fait la différence entre les approches.

A.Hennion : On comprend mieux *a posteriori* certaines positions de Bruno Latour : en s'attaquant à la science et en mettant en avant de façon provocatrice des thèmes comme l'indistinction entre humains et non humains, il soulignait bien la radicalité de la différence avec les paradigmes établis, qui sera ensuite déclinée sur d'autres thèmes - même si on se rend compte que cette non distinction est trop limitée lorsqu'on essaie de disséminer notre démarche dans d'autres domaines.

Au-delà des questions concernant les humains et des objets, la question du corps - qui n'est pas à confondre avec celle de la personne - est apparue aussi comme étant fondamentale : les corps dans leur matérialité, en tant qu'ils se fondent dans les dispositifs et les espaces. C'est un nouveau thème dans l'agenda STS ; de mon côté je parle de plus en plus de « pragmatique » pour indiquer cet ensemble de relations, parce que « pratique » continue à faire la différence entre les pratiques et les choses sur lesquelles elles portent, alors que « pragmatique » renvoie à la chose dans l'action, la chose en action également.

L.Mondada : Le corps est une nouvelle donne dans les *studies of work* et en analyse conversationnelle aussi<sup>15</sup>. D'une part, lorsqu'on analyse la manière dont il intervient dans la parole en interaction, de façon étroitement coordonnée avec elle : pas simplement pour l'accompagner, au contraire souvent pour préfigurer une action qui ne sera publicisée par la parole que plus tard. Par ailleurs, en analysant des opérations chirurgicales, j'ai pu observer comment le corps du patient étant constamment redéfini, reconfiguré, littéralement, par l'activité des chirurgiens, par leur activité de dissection bien sûr, mais aussi par leur activité interactionnelle, identifiant et décrivant des repères anatomiques qui, tels qu'ils avaient été formulés dans l'*hic et nunc* de l'interaction conditionnaient la suite de l'action et les décisions à prendre. Dans ce sens, on peut dire que l'anatomie est un accomplissement pratique de l'équipe chirurgicale<sup>16</sup>.

A.Hennion : Ceci montre bien qu'il ne faut pas confondre interactionnisme et ethnométhodologie. L'interactionnisme, c'est une série d'acquis très importants et très clairs, mais en même temps un modèle global qui est très distant de ce que nous faisons. Alors que

<sup>15</sup> Goodwin, C., 2000, Action and embodiment within situated human interaction, *Journal of Pragmatics*, 32, 1489-1522.

<sup>16</sup> Mondada, L., 2003, "Working with video: how surgeons produce video records of their actions", *Visual Studies*, 18, 1, 58-72.

l'ethnométhodologie est plus diverse, avec des questions très proches des nôtres, la question de la perspective des acteurs, de la réflexivité, de l'accomplissement constant de choses qui ne sont pas prédéfinies. Mais du coup la relation à l'ethnométhodologie est aussi beaucoup moins claire ; il y a eu chez plusieurs d'entre nous une certaine allergie à un certain moment, notamment lorsqu'il y a eu l'effervescence des magnétophones, la réduction de l'analyse à des points de méthode maniaques sur la relation de l'observateur à la situation, mais c'étaient des réactions un peu superficielles. Mais il n'y a pas eu de véritable règlement théorique de la question, de point explicite nous situant par rapport à l'ethnométhodologie.

## **2. REFLEXIVITE ET REGIMES DESCRIPTIFS DE L'ACTION : ENJEUX METHODOLOGIQUES**

L.Mondada : Ce que tu disais, Volo, à propos des staffs en psychiatrie me semble important : l'enjeu est d'exploiter tout ce qui peut s'observer dans *l'hic et nunc* des staffs, tout en l'articulant avec les artefacts qui sont manipulés durant les staffs eux-mêmes (les dossiers des patients, leurs analyses par exemple) et avec les activités qui précèdent et suivent les staffs dans une continuité dont il faut aussi rendre compte et qui a aussi des effets configurants sur les objets, les institutions et les personnes. C'est là une question à la fois théorique et méthodologique.

V.Rabeharisoa : C'est là où le regard que l'on porte sur le terrain a des implications théoriques. Il suppose par la force des choses des sélections, des intégrations et des exclusions d'entités que l'on retient ou non dans l'analyse. Face à la complexité de mon terrain en psychiatrie, marqué par les rapports de pouvoir entre la profession des psychiatres - elle-même très compliquée, dotée d'une réflexivité très forte, marquée par une histoire tourmentée, traversée par les mouvements de l'anti-psychiatrie etc. - et la profession des généticiens, qui a elle aussi une histoire compliquée, je m'interroge parfois sur les aspects que j'exclus de mon approche - par exemple en me focalisant sur comment ils vont chercher des articles scientifiques ou des données dans une base pour discuter de l'unique cas qu'ils ont découvert - et qui sont pourtant très pertinents. Je m'interroge donc autant sur ce qui fait l'efficacité d'une entrée sur le terrain par les objets, par les techniques et par les nouveaux savoirs, et sur ce que cela laisse dans l'ombre.

Parmi les choix que nous faisons, il y a aussi celui, fondamental, des acteurs auxquels nous nous intéressons. Lorsqu'on entre sur le terrain en se posant la question des objets, des techniques, des nouveaux savoirs, de leurs effets constitutifs et configurants sur un certain nombre de compétences sociales, cela va forcément sélectionner des acteurs particuliers. La question se pose de manière récurrente : par exemple, quand on étudie des associations comme l'AFM (Association française contre les myopathies)<sup>17</sup> pour décrire des formes d'action collective, on se penche sur des formes qui sont non seulement peu représentatives mais aussi extrêmes.

M.Akrich : Je pense effectivement qu'on est susceptible de s'intéresser à des cas radicalement différents du point de vue des réflexivités qui s'y manifestent. Dans le cas de l'AFM, on a affaire à des acteurs hyper-réflexifs ; par contre quand on regarde des consultations d'échographie, la situation en elle-même ne porte pas du tout les acteurs à être réflexifs de cette manière - du moins pas à ce moment-là. À la limite, le médecin en situation va éviter de produire explicitement une analyse de ce qui se passe. Du même coup, cela donne des situations d'observation très hétérogènes, et qui surtout nécessitent des méthodes très différentes pour

<sup>17</sup> Rabeharisoa, V., 2001, « Un nouveau modèle de relation entre les malades et la recherche médicale. Le cas de l'Association française contre les myopathies (AFM) », *Nature, Sciences, Sociétés*, 9, 4, 27-37.

rendre compte de ce qui se passe dans les deux cas. Il est en particulier très important de décrire ce qui se passe même lorsque les processus à l'œuvre sont implicites, au sens de non verbalisés. Nous avons l'habitude de traiter des acteurs bavards, et aussi de créer des situations d'enquête qui rendent prolixes ces acteurs déjà préparés par la confrontation à d'autres situations plus ou moins analogues. Nous savons moins bien analyser ce que donnent à voir des attitudes, des gestes en interaction : faute de réflexion méthodologique et théorique, nous sommes parfois conduits à les ignorer plutôt que de tomber dans le piège de la projection. De ce point de vue, nous avons sans doute encore des choses à apprendre des interactionnistes.

A.Hennion : On a le même problème dans le champ du goût, quand on est confronté au type qui tous les soirs en sortant du boulot prend le même verre de vin à la même heure au même bistrot. Comment observe-t-on ça ? Le caractère routinier de son geste ne veut pas dire qu'il n'est pas attaché à son objet ; par contre la réflexivité au sens un peu superficiel du terme n'est ici d'aucune aide.

L.Mondada : C'est important de préciser qu'il s'agit de réflexivité au sens un peu superficiel du terme. Pour moi, c'est la définition même de la réflexivité qui est ici en jeu. Quand les ethnométhodologues parlent d'*accountability*, de descriptibilité, ils considèrent qu'elle est imbriquée dans les actions elles-mêmes - il y a donc une forme de réflexivité, d'exhibition, de manifestation d'une logique, d'un ordre, d'un sens dans la forme de la conduite elle-même. Sans qu'il soit nécessaire de passer par sa verbalisation pour la comprendre - la verbalisation ne faisant d'ailleurs que déplacer et reformuler ce dont il est question. Face au type qui boit tous les jours le même verre de vin, cette perspective analytique consiste à dire que c'est dans l'organisation de sa conduite, dans sa manière de commander et de boire son verre, qu'il exhibe précisément le caractère routinier de son geste - visible par exemple dans le fait qu'il n'aura même pas besoin de demander ce qu'il veut parce qu'on le connaît, dans sa manière d'entrer dans le bistrot, dans sa façon de s'asseoir, etc., qui montre qu'il s'agit d'un client habituel. Ce sont les détails de sa conduite qui vont précisément exhiber réflexivement son intelligibilité et son caractère organisé. Interroger le type en question sur sa pratique ne serait ici d'aucun secours, au contraire cela effacerait la manière spécifique dont il agit.

A.Hennion : Le terme de réflexivité a plusieurs sens superposés, ce qui rend les choses un peu confuses. En allant du plus superficiel au plus radical, selon moi, on a d'abord le sens qui nous intéresse le moins, c'est effectivement la confusion de la réflexivité avec l'idée d'une mise en discours explicite de ce qu'ils font par les acteurs eux-mêmes. Il y a un second sens courant, c'est celui qui renvoie à la faculté étonnante des sciences sociales elles-mêmes d'être immédiatement réintégrées comme ressource par les acteurs : donc réflexivité au sens où il y a reprise par les acteurs observés des théories faites sur eux, et que cela change l'observation elle-même ; ce sens pose surtout problème vis-à-vis des grands modèles critiques : par exemple plus Bourdieu se posait comme un analyste sans concession des aveuglements intéressés des tenants de la culture sur le sens réel de leur pratique, plus donc il supposait qu'on opposerait à son effort ascétique de révélation une résistance sauvage, et plus au contraire, le lendemain matin, tout le monde dans les milieux culturels était bourdivin ! Il y a encore un troisième sens un peu différent, que Bourdieu justement a beaucoup utilisé, avec habileté, ce qui fait de lui un auteur réflexif aux États-Unis alors que pour moi personne n'est moins réflexif que lui, c'est l'idée réciproque, que le sociologue doit s'appliquer à lui-même l'analyse qu'il produit sur les autres. Mais tous ces sens ne bouleversent pas la théorie sociologique, ils sont tout à fait compatibles avec les modèles précédents, qu'ils sophistiquent seulement ici ou là. En revanche, le sens le

plus intéressant, même s'il est plus compliqué et plus difficile à saisir, de la réflexivité, c'est bien celui dont vous parliez, celui qui concerne son lien avec l'activité elle-même, qui ne peut être définie hors des appuis, des supports, des cadres par lesquels elle « se » définit, comme on dit bien, de façon sympathiquement ambiguë, pour ses participants et pour le sociologue. Par rapport à cela, les activités du goût sont significatives<sup>18</sup> : être amateur de vin c'est boire du vin mais aussi et surtout rentrer dans une activité qui oblige à des attentions, des entraînements, des gestes qui font peu à peu devenir amateur, et qui de façon indissociable font que le vin a un goût auquel on devient sensible... Réflexivité de part en part ! Pareil pour la musique, on n'aime pas la musique comme on rentrerait dans un mur, comme quelque chose qui vous tombe dessus ou qu'on constate, comme de l'extérieur. Il faut se faire musicien pour l'être, et la musique n'est rien sans l'attention (personnelle, collective, historique, etc.) qui la rend telle. Tout cela passe bien sûr souvent par la verbalisation, mais ne se réduit pas à elle.

M.Akrich : Mais c'est vrai que dans la manière dont nous avons travaillé nous avons privilégié une définition de la réflexivité qui passe par le discours, par l'explicitation par les acteurs eux-mêmes de leur action. Et en cela on rate peut-être des choses : quand tu dis que c'est important de tenir compte de la manière dont le type entre dans le bistrot, dont il s'assied, etc., je suis d'accord, mais du coup ça pose de nouvelles questions. Par exemple, dans la consultation médicale, à la fois on comprend parfaitement ce qui se passe, par exemple on voit que le médecin adopte une position d'autorité et le patient lui attribue cette position, mais en même temps on n'a pas l'outillage qui permet d'aller plus loin dans la spécification de ces relations et de ces actions. Soit on n'en parle pas parce qu'on ne sait pas comment le faire, soit on en parle et on court le risque de faire un peu le contraire de ce qu'on fait d'habitude, c'est-à-dire qu'on a l'air de rapporter son action à des causes externes figées. Peut-être que ce qui est problématique pour moi, c'est la question du « hic et nunc » : il me semble qu'il y a pas d'analyse possible sans que, de fait, le chercheur ne rapporte cet « ici et maintenant » à d'autres « ici et maintenant » et c'est l'ensemble de ces associations qui définit le contenu de ce « ici et maintenant », y compris dans les modalités de l'observation. Toute situation peut être rapportée à plusieurs types de « localités » ; lorsque certains chercheurs veulent rendre compte de ces agencements dans leur hétérogénéité, ils peuvent être tentés de rapporter l'interprétation d'une des dimensions au corpus académique qui s'en est fait la spécialité : la profession arrive dans le champ d'observation, on amène la sociologie du même nom ; le genre débarque, on amène les *gender studies*... C'est exactement ce que nous ne voulons pas faire. Mais cela impose de spécifier la série des lieux qui nous permettent de définir la perspective ; et cette perspective est celle du chercheur, pas forcément celle des acteurs, d'où le caractère un peu trompeur du « suivons les acteurs ».

A.Hennion : Est-ce que c'est un problème de définition de la réflexivité ou est-ce que c'est un problème de méthode ? Est-ce que ça concerne une définition trop discursive de la réflexivité ou est-ce que ça concerne la focalisation de l'attention sur les acteurs les plus réflexifs dans le sens de ceux qui sont les plus bavards ?

V.Rabeharisoa : Ce n'est pas nécessairement les plus baratineurs, ce n'est pas nécessairement un problème de mise en discours. Si je prends le cas de l'AFM, elle est réflexive dans le sens où elle est constamment prise dans des actions anti-réflexives ; c'est-à-dire qu'on lui impose constamment de produire des définitions de ce qu'elle est par rapport aux autres. Cet exercice - je dis anti- mais ce n'est pas dans le sens du contraire - dépend de son articulation avec l'ensemble

<sup>18</sup> Hennion, A., 2003, "For a pragmatics of taste", in *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*, M. Jacobs, N. Hanrahan eds., Oxford UK/Malden MA, Blackwell.

des acteurs avec qui elle essaie de se mobiliser. C'est à la suite de ce processus qu'elle se constitue progressivement comme un acteur réflexif, comme une entité qui réalise et matérialise explicitement dans l'action, dans les dispositifs expérimentaux qu'elle va soutenir et financer, sa propre définition - tout en sachant que celle-ci n'est pas pérenne et qu'elle va constamment être remise en cause et renégociée. Ce genre de situation rend pour ainsi dire la tâche facile pour nous, mais nous fait aussi passer sous silence des tas d'autres choses, y compris les propres membres de l'AFM qui quittent l'association parce qu'ils n'entrent pas dans ces manières de faire. Entre cette situation où on a l'impression - fausse - que la méthode est évidente et qu'il n'y a qu'à suivre les acteurs et leurs auto-définitions, et la situation que décrit Madeleine et que je rencontre aussi dans la consultation sur l'autisme, il y a une sorte de clivage qui fait qu'on ne mobilise pas le même regard dans les deux cas.

L.Mondada : Est-ce que tu ne crois pas qu'une situation comme celle que tu viens de décrire, marquée par une intense activité définitionnelle explicite des membres, est en quelque sorte un piège pour votre propre démarche, dans le sens où les acteurs produisent - comme le souligne souvent M. Lynch - une bien meilleure théorisation de ce qu'ils font que nous-mêmes, ce qui nous renvoie à la question de savoir ce qu'apporte de plus notre analyse. Le piège serait de prendre le discours des acteurs, surtout quand ils sont prolixes, comme une explication de ce qu'ils font et pas comme un discours parmi d'autres types de conduites par lesquels ils configurent activement la réalité dans laquelle ils agissent. Dans ce deuxième cadre, l'interprétation que l'on donne de ce caractère constamment auto-justificatif de leur action est très différent. On va considérer que la manière dont la gynécologue dispose le corps de la patiente est adéquate aux examens qu'elle va lui faire subir, et que c'est bien cela le « discours » qu'elle produit sur ce qu'elle fait, sauf qu'il est totalement incorporé dans la disposition des corps. C'est en insistant sur cette dimension incarnée du sens de l'action dans l'action qu'on échappe à une démarche qui va attendre des acteurs qu'ils nous expliquent ce qu'ils font.

A.Hennion : C'est effectivement un garde-fou qu'on peut se donner. Même lorsque les acteurs ne parlent pas de leur goût, il est important de les traiter comme étant réflexifs. On a fait un montage expérimental intéressant sur la réflexivité, cette fois au second degré de l'enquêteur, lorsqu'on a constitué un trio avec le professeur de chant, le chanteur et la sociologue observante, à qui on avait donné la consigne de noter tout ce à quoi elle faisait attention. L'expérience réelle ne portait pas sur les contenus qu'elle notait, mais sur elle-même, sur les choix qu'elle faisait en notant. Au fil du temps, on a pu remarquer qu'elle passait de notations 100% sociales et 0% musicales à des notations 100% musicales et 0% sociales. Au début, on fait de la sociologie parce qu'on ne connaît rien à l'objet, on note alors les signes, les gestes, les mots tronqués utilisés par le prof, les bruits, les raclements de gorge, les postures ridicules, et on n'entend rien, on ne comprend pas pourquoi les acteurs sont contents de ce qu'ils ont fait ou non. Puis, dix leçons après, on ne parle plus que de qualité du son, d'échec ou de succès de tel essai, et on parvient à la fin à un compte rendu beaucoup plus proche de celui des acteurs. Il y a là un apprentissage dans le temps. On voit bien qu'une des réponses au caractère non discursif de l'action peut être l'engagement de l'observateur et la répétition commune dans la durée. C'est pourquoi on parle d'attachement, c'est un très beau mot qui casse l'opposition entre une série de causes qui viendraient de l'extérieur et *l'hic et nunc*. L'enjeu est de rendre visibles ces attachements.

L.Mondada : On peut se demander ce que devient le social dans cette histoire, et répondre qu'il y a une respecification du social - une redéfinition du social, beaucoup plus intégré dans les détails spécifiques des activités observées.

A.Hennion : Oui, tout à fait, cette expérience, limitée, était une critique de la sociologie classique, elle visait donc à montrer les effets d'un modèle de description où au contraire on met le social à l'extérieur, où il est le surplus non dit que le sociologue restitue, face à des acteurs qui ne voient que leurs enjeux explicites. Le but était de montrer qu'il n'y a rien de tel que ce social en tant que tel, comme si c'était un registre autonome maîtrisé par le sociologue. La sociologie critique transmuait d'un coup de baguette magique en correction épistémologique l'insensibilité du sociologue à ce qui intéresse les acteurs, son engagement dans les choses goûtées faisant au contraire craindre comme la mort que le sociologue se fasse avoir par les acteurs !

V.Rabeharisoa : Ces enjeux sont très différents selon les situations. Dans le cas de la santé, la capacité de rendre compte de cette descriptibilité dont tu parles et du fait qu'elle est constitutive de ce que font les acteurs, dépend du propre positionnement du chercheur sur le terrain lui-même. Il y a des terrains où les acteurs nous mettent dans cette position d'explicitation collective avec eux, où ils nous disent « on a besoin d'augmenter notre capacité à décrire ce qui se passe ». Ils sentent qu'il se passe quelque chose de relativement iconoclaste par rapport au milieu de la psychiatrie et de la génétique, ils sentent qu'ils vont se faire taper sur les doigts, mais leur souci est qu'ils n'arrivent pas suffisamment à décrire ce qui est en jeu. Donc ils nous demandent de travailler cela avec eux. Dans ce cas, les observateurs augmentent la capacité descriptive des acteurs, capacité qu'ils ont déjà - ça aussi c'est un point de décrochage avec une sociologie plus classique, mue par son idéal de détachement entre l'objet et l'observateur. Plus on prête de l'attention aux demandes des acteurs et plus on a ce type de demandes qui se nouent dans notre relation avec eux - que je n'avais pas quand j'étudiais l'environnement ou l'énergie.

A.Hennion : Les Anglais ont fait le chemin exactement inverse du nôtre dans leur définition de la réflexivité : ils en ont une définition extrêmement politisée (je pense à Giddens, par exemple) ; pour eux, cela veut dire que le monde moderne est une machine à s'interroger sur ce qu'il fait. Cette définition de la réflexivité nous a toujours un peu agacés, même si finalement on se retrouve dans une position assez proche, en médecine par exemple, où les gens se posent constamment la question de ce qu'ils font, de ce que ça fait, de ce qui se passe ensemble, de comment en parler. La demande aux sociologues s'est ajustée à cela : les acteurs ne leur demandent pas de donner des réponses mais de travailler sur l'auto-descriptibilité des activités humaines.

L.Mondada : Ceci fait que les rapports de pouvoir par exemple ne sont pas un thème qui les intéresse au premier point : pas parce qu'ils les ignoreraient, mais précisément parce qu'ils les connaissent très bien et qu'en leur parlant de cela on ne leur apprend rien.

V.Rabeharisoa : Oui, ils connaissent cela très bien, mais leur demande peut concerner ces aspects-là aussi à des moments spécifiques. Par exemple, l'autre jour j'ai entendu un psychiatre me dire « jusqu'ici les choses étaient différentes et là très nettement il y a un rapport de pouvoir qui s'est tendu ». Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? S'il ne m'avait pas interpellée de cette façon, j'aurais peut-être raté la question.

A.Hennion : Ça c'est un premier type de réponse. L'autre argument est plus théorique : on ne peut pas parler de pouvoir sans avec cela « acheter » la totalité de la théorie critique, avec ses notions et ses présupposés. Le pouvoir alors n'est plus une question, c'est une réponse aux questions, la réponse toute faite et la seule question pertinente. Si on « achète » ça, ce n'est plus la peine d'aller observer les acteurs sur le terrain. Il faudrait que nous parlions du pouvoir dans notre perspective, mais c'est vrai qu'on ne l'a pas fait. Il faudrait le reprendre - comme on l'a fait avec la nature par exemple - comme une catégorie qui est présente et qui prend sens en situation. Sur le goût, on a le même problème avec les inégalités culturelles et la « domination symbolique », dans un cadre où Bourdieu a décrété la mise en équivalence du goût et de la différenciation sociale. Dans un concert de rockers, dans une discussion qui n'avait pas été déclenchée par le sociologue, j'ai entendu l'un dire à l'autre « toi, tu n'aimes que ce que tu as été ». C'est drôle, en un sens c'est là typiquement de la sociologie à la Bourdieu, mais retravaillée par les acteurs : ils ne se battent pas contre les déterminismes, parmi tous les déterminismes possibles ils en sélectionnent un, ici l'histoire du goût comme définition de soi-même, repérée par les autres comme une sorte de répétition trop figée, et de retour au rock des années '60. Quoi de plus réflexif que cette... réflexion : il y a la conscience que le goût est « déterminé » par le passé, mais aussi la conscience qu'à partir de là, il peut être « travaillé » ou non, pris comme appui ou juste comme signe. Et si le type fait la réflexion à son copain, c'est qu'il pense aussi que les goûts se négocient dans l'échange avec les autres. Cela fait beaucoup, pour des acteurs sensés juste « croire » à l'objet de leur goût et être aveugles à ses déterminations sociales ! Les gens sont parfaitement en mesure de repérer ce genre de déterminismes, de le désigner, de le renvoyer à la personne concernée, et de le faire bouger...

L.Mondada : ... de façon endogène et à toutes fins pratiques, dans un moment particulier de confrontation. Ce que font les acteurs ce n'est pas une théorie sociologique générale ni du goût ni de ses déterminations, mais c'est une remarque sociologique incarnée et située qui prend son sens dans l'action dans laquelle ils sont engagés (écouter un concert, siffler ou applaudir un morceau, se disputer sur les morceaux qu'ils préfèrent...), tout en étant parfaitement capables, à d'autres fins pratiques, de conférer à leur propos un caractère abstrait et généralisé.

A.Hennion : Une fois qu'on s'est débarrassé de la tentation de dire que le pouvoir est une dimension cachée qui détermine tout, le fait que derrière n'importe quelle microaffirmation sur le goût il y ait immédiatement des identifications sociales fait partie de la *common knowledge* très riche des acteurs. Dans ce sens, ils maîtrisent tous les paramètres de la sociologie classique, qui deviennent une ressource dans leurs propres positionnements et interprétations de ce qui se passe. Mais ni dans une interaction *hic et nunc* qui par le discours rendrait tout visible, ni au contraire dans la mobilisation du type de celle du sociologue, de techniques très externes. En somme, le pari fait c'est que ces positionnements des acteurs finissent toujours par apparaître un jour ou l'autre, dans la durée, sous une forme ou une autre, que si une contrainte ou un attachement existe, il viendra au devant de la scène à un moment donné.

L.Mondada : Et le problème est alors de savoir lire ces formes.

A.Hennion : Et ce n'est pas toujours chez les plus bavards des acteurs qu'elles apparaissent le plus explicitement.

M.Akrich : Parce que dans un cas comme les réunions de psychiatrie étudiées par Volo, où il y a huit ou dix personnes qui discutent, c'est assez compliqué. Il faut être capable d'entendre et de

repérer qu'à un certain moment un des participants va dire « vous » et que par là il va désigner de manière exclusive les généticiens par opposition aux autres et donc construire une certaine structuration du groupe.

A.Hennion : Cette question de capacité de repérer et d'interpréter pose aussi la question des compétences avec lesquelles on s'engage sur ces terrains.

M.Akrich : Sauf que dans un certain nombre de cas, comme celui de Volo, il n'y pas de définition totalement partagée des conflits, des collectifs et des perspectives : cela demande une compétence qui non seulement interprète ce « vous », mais qui tient aussi compte que ce petit mot peut être interprété par les participants de très nombreuses manières.

A.Hennion : Oui, la question du pouvoir marque toujours l'idée qu'il y a à la fois du conflit et du collectif.

V.Rabeharisoa : Quand on travaille sur les associations de malades c'est souvent un point de débat : il y a ceux qui voient conflit et collectif aller parfaitement ensemble, et il y en a d'autres - p.ex. ceux qui étudient les implications des associations dans la recherche - qui voient plutôt des alliances « non naturelles » entre des acteurs qui n'ont pas l'habitude de collaborer mais qui créent de nouveaux objets et des intérêts nouveaux. D'une certaine manière, face à ces questions, on voit bien qu'on revient, après des détours, à des questions de sociologie de base. Par rapport à cela, les méthodes ne sont pas juste des techniques d'enquête, mais comportent des enjeux théoriques, qui permettront de bien (ou mal) effectuer ce retour.

L.Mondada : Du coup ce retour transforme les objets initiaux.

V.Rabeharisoa : Ce déplacement oui, pas ce retour.

A.Hennion : Il faudrait proposer un séminaire sur des méthodes qui soient en mesure de rendre compte de manière systématique d'autres objets que les discours...

L.Mondada : Le problème est que le discours est trop souvent compris et interprété en sciences sociales dans une attention exclusive à ses contenus. Si par contre on considère les discours comme des pratiques, qui mobilisent des ressources formelles aussi bien que des ressources gestuelles, corporelles et spatiales, également analysables du point de vue de leur mise en forme, alors on peut se pencher sur les discours *dans* l'action, *en tant qu'*action, sans les réduire à des discours *sur* l'action, qui plus est, suscités par les enquêteurs.

A.Hennion : De ce point de vue, les historiens ou les archéologues sont extrêmement bien outillés : toute leur discipline est une machine à réfléchir sur leurs sources, très sélectives, sur ce qu'on peut dire à partir de sources sélectionnées, et sur les biais systématiques introduits par cette sélection faite par le temps dans ce qu'ils ont à observer. Par contre nous on est beaucoup plus ouvert quand on suit les acteurs, on ne définit pas a priori ce qu'on va prendre et ce qu'on va laisser de côté. Mais du coup on ne sait pas toujours ce qu'on a laissé dans l'ombre.

L.Mondada : De mon côté, je tente de me conformer à ce que j'appelle un « principe de disponibilité », qui me force à interroger ce que je laisse dans l'ombre et ce que, au contraire, je rends disponible pour l'analyse - par mon approche du terrain, par la manière dont je réalise mes

enregistrements vidéo, par la manière de définir mes prises de vue et de son, par mes choix de transcription, etc. Le principe de disponibilité me permet d'interroger ce sur quoi les données recueillies me permettent de parler, ce qu'elles me permettent de traiter comme un objet pour l'analyse - et corollairement, ce sur quoi je dois me taire, parce que je ne peux pas en rendre compte.

V.Rabeharisoa : Cette disponibilité doit être activée dès le début dans la méthode elle-même. Ça nous est arrivé à la Réunion, où nous avons enregistré les interactions avec les acteurs, alors que d'habitude on ne le fait pas. Comme ça se passait en partie en créole, on avait décidé d'enregistrer toutes les conversations qu'on avait avec eux. C'est ce qui nous a permis après coup de constater dans un entretien que la personne ne répondait jamais aux questions qu'on lui posait - une manière d'indiquer d'autres pertinences que celles qui nous paraissaient essentielles. À cette occasion, on a pu constater à côté de quels phénomènes on passait, ainsi que les phénomènes qu'on n'aurait pas vus sans l'enregistrement. Sur place on avait simplement remarqué que la personne parlait peu et on s'était dit qu'il aurait pu faire un effort pour dire plus que deux ou trois mots marmonnés en créole.

### **3. FORMES D'ENGAGEMENT SUR LE TERRAIN**

A.Hennion : En guise d'exercice, on pourrait prendre la relation médecin-patient, en faire un premier compte rendu à la Foucault, puis suspendre l'observation des relations de pouvoir et faire du Strauss, puis suspendre l'observation des relations d'interaction, pour se demander ce qu'un bon STS devrait y voir une fois mises entre parenthèses ces deux dimensions. L'exercice obligerait à se demander comment focaliser son attention sur les gênes, la maladie, le corps, la souffrance, les silences et quelles en seraient les conséquences pour la description.

L.Mondada : Si on consulte la littérature portant sur l'analyse des consultations médicales, il est intéressant de voir qu'au début on faisait surtout attention à l'asymétrie entre le médecin et le patient et sur la gestion de leur relation. Puis, au fil du temps, on a commencé à s'intéresser à la compétence du malade, à la façon dont on définit la pathologie, à la manière dont on dit qu'on a mal. C'est à ce moment aussi qu'on est passé de l'observation des consultations chez des médecins généralistes, plus faciles à suivre,

A.Hennion : parce que plus sociales entre guillemets...

L.Mondada : à des consultations dans des domaines particuliers, comme l'autisme, les maladies génétiques, l'épilepsie. Ce passage suppose toutefois que l'observateur ait un minimum d'intérêt et de compétences dans le domaine observé. De ce point de vue, la sociologie des sciences a donné une grande leçon aux ethnographies de la médecine. On est loin de l'idée, qui avait encore valeur de méthode à la fin des années '70, d'aller regarder les gens dans les laboratoires comme une tribu inconnue dont il était important de ne rien savoir pour préserver la curiosité ethnographique.

A.Hennion : C'était transformer l'ignorance technique en compétence sociologique : moins je m'y connais, moins je me fais avoir. Ce n'était pas une bonne idée. L'évolution est intéressante. Elle explique que même les autres disciplines et courants se soient fortement « STS-isés » - de même que nous on s'est beaucoup ethnométhodologisés...

La question des expertises et compétences nécessaires pour arpenter certains terrains montre que profiter de l'attachement différentiel des personnes - des personnes qui sont des chercheurs - à ce qu'ils observent est une bonne méthode. C'est le cas de certaines pathologies, de certains domaines, de certains goûts qui nous intéressent davantage que d'autres et qui font qu'on peut s'y consacrer pendant vingt ans et donc construire une vraie expertise. Alors il faut comparer ces comptes rendus à ceux de sociologues moins engagés.

V.Rabeharisoa : La question de la compétence se conjugue donc avec celle de la durée - tout en sachant qu'on fait de la *quick and dirty ethnography*. Faire ce travail dans la durée permet une permanence, un cumul d'expériences et un retour sur les acteurs avec qui on travaille.

A.Hennion : En outre, il y a un problème de description. Dans le domaine de la science et des techniques, tout est consigné dans des écrits, des rapports, mais quand on va sur le terrain en médecine, on rencontre de la souffrance qui n'est (d)écrite nulle part.

L.Mondada : Bien qu'on puisse toujours dire que le compte rendu invisibilise les détails des pratiques auxquelles il prétend renvoyer.

A.Hennion : Oui, mais tant qu'on avait devant soi le compte rendu ainsi que la machine auquel il faisait référence, on n'avait pas peur de rater grand-chose. Alors que quand on est face à un malade et à sa souffrance, on ne sait pas trop comment s'y prendre.

V.Rabeharisoa : Ça nécessite une forme de présence du sociologue sur le terrain qui est très différente.

L.Mondada : Ça repose le problème de savoir ce que tu ramènes du terrain quand tu retournes dans ton bureau. Comment « ramener » de la souffrance, comment y travailler dessus.

A.Hennion : C'est aussi une affaire d'engagement personnel. Quand on regarde un ingénieur peaufiner sa machine, ça ne nous empêche pas de dormir la nuit. Face à un patient dont on a vu décider de la vie et de la mort, face aux drogués qu'a étudiés Émilie Gomart<sup>19</sup>, on assiste à une complexification des niveaux d'engagement, d'attachement, d'auto-analyse de ses réactions, d'analyse du jeu des autres. Dans le cas des drogués, Émilie était une belle fille, un peu inconsciente et y allant tout droit. Pour aller à la rencontre des drogués, c'était l'idéal ; elle a réussi à les faire parler je crois comme n'aurait jamais pu le faire ni un sociologue sûr de sa théorie, ni un assistant social trop proche d'eux. Là aussi on a observé un drôle de mélange, de chimie, de drogue, de corps, de douleur, de problèmes sociaux.

L.Mondada : Est-ce qu'il y aurait des questions plus attachantes ? des questions qui paraissent plus nobles que d'autres ?

A.Hennion : Oui, je crois. À un moment on s'était intéressé au corps et donc à la sexualité et je me souviens qu'on avait été amené à cette conclusion, en discutant tous les deux avec Michel Callon sur ce qui faisait qu'on étudiait tel terrain, que tout n'était pas également intéressant à étudier, qu'il y a des choix à faire, irréductibles à de strictes hypothèses théoriques. Il y a des choses que les humains peuvent faire ensemble qui sont intéressantes, qui méritent d'être

---

<sup>19</sup> Gomart, E., *Surprised by Methadone*. Paris : Ecole des Mines, 1999.

décrites, et puis il y a d'autres choses, comme les pratiques sado-masochistes ou perverses sur lesquelles on s'interrogeait, qui présentent sans doute des aspects sociaux à décrire, mais qui sont chiantes. Dans nos choix peuvent d'ailleurs intervenir des arguments autres que moraux. L'argument n'était pas de les condamner, mais dans l'autre sens de ne pas faire l'hypothèse classique de la « neutralité axiologique », que tout se vaut, que tout mérite attention, indépendamment des implications du sociologue...

M.Akrich : En même temps je me souviens que plus d'un ici au CSI avait été particulièrement fasciné par la capacité des membres d'un groupe sado-maso qui passait à la télévision à produire un discours rationalisé, complexe et riche sur leurs pratiques.

A.Hennion : Oui, c'est le cas des pervers aussi ; mais ça peut donner des discours complexes sans qu'ils soient pour autant intéressants. Ce que je racontais était justement une réflexion faite à la suite de cette fascination, c'était sans doute un « repentir » : en y réfléchissant, est-ce que ça nous intéresserait tant que cela d'aller les étudier ?...

L.Mondada : De toute façon, il y a une sorte de test qui se fait sur le terrain. Il faut être suffisamment attaché à son objet pour pouvoir continuer à y aller et à le supporter.

A.Hennion : Mais ça dépasse la question de l'intérêt personnel. Il y a un intérêt de l'activité elle-même, de l'objet lui-même.

V.Rabeharisoa : Il y a la question de l'intérêt personnel, mais il y a aussi le biais exercé par la reconnaissance du fait que les acteurs ont des compétences fortes et qu'ils vont être capables de nous séduire avec ces compétences-là. Et c'est bien à cause de cela qu'on nous dit souvent qu'on n'est capables que de s'intéresser à des acteurs réflexifs. Il y a une fascination pour ceux qui ont un discours rationalisé et complexe.

A.Hennion : Trop réflexif, ou plutôt trop rationalisé. Une réflexion sans réflexivité. On est tout le temps en train de faire des bribes de rationalisation, mais quand globalement ça devient totalement cohérent, ça devient aussi moins intéressant.

M.Akrich : Je trouve qu'il y a une ambiguïté dans notre approche qui est qu'on a tendance à faire crédit aux acteurs. La question est de savoir de quoi on leur fait crédit. On leur fait crédit d'une rationalité neutre moralement. On ne suppose pas la méchanceté, la bonté, etc. mais une forme d'une rationalité plus ou moins bien exprimée discursivement. En même temps, je trouve que dans certaines situations on ne peut s'en sortir qu'en faisant l'hypothèse inverse : il n'y a que des bribes, les gens ne sont pas cohérents, il n'y a que des morceaux de rationalité qui sont ancrés dans des situations particulières.

Il y a un risque dans l'attribution d'une rationalité excessive aux acteurs : par exemple, on peut étudier le rôle des professions dans les représentations que les gens se font des relations qu'ils entretiennent dans leur groupe de travail ; à partir du moment où on commence à faire l'hypothèse d'une cohérence globale, on risque de ne faire autre chose que d'épouser les hypothèses de la sociologie des professions où ces questions sont très bien balisées et définies. Alors que si on voulait aller jusqu'au bout de nos objectifs, il faudrait être attentifs à comment les gens utilisent les catégories professionnelles, de façon ajustée à la situation et en redéfinissant ces catégories au fil de réunions interprofessionnelles par exemples, où se joue la manière dont chaque profession voit l'autre et se voit elle-même.

La même chose vaut pour le genre. Les hollandaises nous disent qu'on est totalement aveugles aux relations de genre et je suis sensible à cet argument, surtout sur certains terrains, comme les consultations en obstétrique. En même temps ce qui me gêne c'est que les chercheurs qui sont sensibles à ces problèmes ont souvent *a priori* une forte idée de la manière dont ces relations de genre s'expriment, ce qui fait qu'ils ne prêtent plus attention à ce que les acteurs font effectivement. Il faudrait arriver à donner à ces catégories une certaine fluidité, montrer ce en quoi elles sont à la fois des ressources pour l'interaction, et en même temps constituées dans l'interaction.

A.Hennion : Le même problème se posait pour les questions de pouvoir de tout à l'heure. Au fond, les psychanalystes ont raison : un discours cohérent est déjà un discours délirant. Les acteurs sont rationnels, cela ne veut pas dire rationalisateurs. L'hypothèse est qu'il y a un rapport profond entre les mots et ce qu'on fait, pas que l'activité se livre sous la forme d'un grand discours rationnel.

L.Mondada: Il ne faudrait jamais oublier l'indexicalité de la parole, ou de l'action, et de leur rationalité. La rationalité, comme les rationalisations, sont à toutes fins pratiques, ajustées aux contingences de l'action en cours - et c'est ce qui fait leur efficacité. Si on ne tient pas compte de cette dimension indexicale, on risque de traiter les acteurs comme des *judgmental dopes*. Cela ouvre la porte au sociologue qui ne dénonce leur discours comme incohérent et irrationnel que pour mieux affirmer que lui seul sait ce qui se passe dans leur tête. Le résultat est le discrédit de la parole des acteurs, qui permet ensuite de projeter des théories exogènes sur leur action.

M.Akrich : Je crois que nous avons été trop dans l'autre sens. Pour échapper à cette idée du sociologue qui sait ce que les gens ont derrière la tête, on a sur-réhabilité l'acteur en lui prêtant une grande rationalité et cohérence. C'est ce qui a conduit parfois et de façon extrême - chez certains chercheurs - à dire que plus les acteurs sont capables de produire un discours rationnel articulé et plus ils sont intéressants.

A.Hennion : La formule « quel est le crédit que l'on fait aux acteurs ? » est une bonne formule, l'hypothèse qui est derrière est pré-morale : elle reconnaît juste qu'il y a une capacité à parler de ce qu'on fait - cela ne présuppose pas du tout que ce soit si rationnel que ça, mais ce n'est pas arbitraire. Il ne faut pas remplacer ce crédit-là par la formule « plus ils causent et plus ils sont intéressants » : il y a des façons de ne pas parler ou même de mentir qui sont tout à fait intéressantes. Par exemple lorsqu'on interroge les hommes politiques entraînés à ne pas dire ce qu'ils pensent, nos méthodes d'entretiens ne donnent rien. C'est ce que disait aussi Bruno Latour en étudiant le Conseil d'État<sup>20</sup> par exemple. C'est le cas des contextes où ce qui compte est la gestion publique du discours et des conduites.

V.Rabeharisoa : Un autre biais consiste non seulement à privilégier les acteurs qui ont une capacité à aligner parole et posture morale, mais à s'intéresser à ceux qui se posent les mêmes questions que nous. Il y a une ambiguïté quant à la nature du décalage qu'on cherche, la surprise qu'on cherche sur le terrain. Dans mes expériences actuelles de terrain, les acteurs qui m'offrent des surprises heureuses, des décalages qui font que je m'attache au terrain, ce sont les gens qui sont passionnés et qui n'arrêtent pas de se mettre en danger. Les psychiatres et les généticiens que je vois par exemple ne sont pas forcément prolixes, mais ils sont constamment en danger -

---

<sup>20</sup> Latour, B., 2002, *La fabrique du droit : ethnographie du Conseil d'Etat*, Paris : La Découverte.

du point de vue professionnel, du point de vue de leur savoir, ou vis-à-vis des familles des patients - et cela crée des événements qui sont très intéressants pour la sociologue, qui se trouve elle-même dans une situation de précarité.

A.Hennion : D'autre part, et pour prendre le contre-pied de ces constats, est-ce qu'on serait capable - est-ce que ça vaudrait le coup, est-ce qu'on le ferait - d'analyser des acteurs dont on a l'impression qu'ils ne se posent pas les mêmes questions que nous ? Et d'abord, est-ce que ça existe ? Parce qu'évidemment, ce qu'il y a derrière, c'est un postulat sur les humains.

M.Akrich : Quand on a travaillé sur le conseil en économie d'énergie, je ne sais pas si on pouvait dire qu'on se posait les mêmes questions qu'eux... Bien qu'on finisse effectivement par se poser les mêmes questions que les acteurs, au fil du terrain, ou peut-être plus justement aboutit-on à une co-élaboration de questions dans la rencontre entre les chercheurs et les acteurs, la méthode de l'entretien étant particulièrement propice à ce type de processus.

L.Mondada : On peut aussi considérer qu'il y a des questions qui surgissent du terrain, qu'on n'imaginait pas et qu'on découvre sur le terrain - non pas de manière naïve, mais en prenant au sérieux les acteurs pour qu'ils nous montrent quels sont les problèmes auxquels ils s'intéressent et qui font sens pour eux. Et ceci justement peut être produit dans le décalage maximal entre tout ce qu'on sait, qu'on aime, qui nous intéresse et ce qui se passe sur le terrain. Quand on fait du terrain et qu'on ne rencontre que des gens qui nous renvoient à des questions qu'on se posait déjà, c'est souvent mauvais signe...

A.Hennion : Dans ce sens, les surprises vécues sur le terrain sont une bonne mesure de notre capacité à respecter les acteurs.